

CHAPITRE 1 : LE TESTAMENT

Lili

Il était six heures trente lorsque j’ouvris mon vestiaire et enfilai ma blouse blanche, comme tous les matins depuis deux mois. J’avais investi le poste d’infirmière en chef au service des Urgences de l’hôpital d’Auckland, en Nouvelle-Zélande. Déjà onze semaines étaient passées depuis que j’avais pris la plus grande décision de ma vie ; tout quitter pour déménager et découvrir un autre pays, une autre culture pour prendre un nouveau départ. Les gens me surnomment Lili mais mon nom est Liliana Garret.

Je suis originaire de Lake Charles, une ville située au sud-ouest de la Louisiane aux Etats-Unis. On y trouve les meilleurs restaurants cajuns de la région. Du gombo au jambalaya en passant par le Chaudin, la cuisine cadienne est pour moi l’une des plus raffinées du pays. Enfant, j’adorais participer à l’élaboration de tous ces mets lors du festival du “Cajun food and Music” qui se déroulait tous les ans en juillet. Nous nous y rendions avec ma grand-mère et j’aidais les vieilles acadiennes à découper les légumes, car leurs mains

abîmées par le temps rendaient parfois la tâche difficile.

Bab disait toujours que mon avenir était d'aider les autres, et elle avait raison, en quelque sorte, puisque c'était devenu mon métier. Bab, c'était ma grand-mère Wladislawa, surnommée bab pour le diminutif de *babcia*, qui signifie grand-mère en Polonais.

C'était elle qui m'avait élevée depuis la mort de mes parents à l'âge de onze ans. Elle était douce et aimante, un petit bout de femme bien portante d'à peine un mètre cinquante, voûtée par le poids de la vieillesse, portant ses cheveux gris tressés et remontés autour de sa tête pour former une couronne argentée. Je me rappelais encore son regard, des pupilles dans lesquelles on pouvait apercevoir les nuances de gris et de bleu propre aux gens de son pays natal. Ses petits pas claudicants résonnaient toujours dans ma mémoire.

Pour ma part, je ne tenais pas vraiment de Bab. Grande et élancée, j'étais dotée d'une longue tignasse rousse mais surtout, j'avais la particularité de posséder ce que le commun des mortels appelait les yeux vairons. Ma pupille gauche étant légèrement plus dilatée que celle de droite suite à une malformation de naissance, je donnais l'impression d'avoir un œil noir comme le charbon tandis que l'autre était vert émeraude. Tout le monde se retournait sur mon passage comme on dévisagerait une bête de foire, mais je m'y étais habituée au fil des années. Je fermai mon casier et me dirigeai vers l'ascenseur qui menait au service.

En montant dans celui-ci, je repensai aux événements qui avaient conduit à mon arrivée ici. Justin et moi étions ensemble depuis trois ans. Il était médecin au Louisiana Department-Health, et j'étais infirmière dans ce même hôpital.

Notre relation était plutôt sérieuse puisqu'il m'avait demandé de m'installer avec lui. Au départ, j'avais besoin d'y réfléchir car je devais m'occuper de ma grand-mère ; Mais à mon grand désespoir, j'ai finalement dû me résigner à la laisser partir en maison de retraite pour personnes démentes, et ai donc fini par accepter la proposition de Justin. J'avais même commencé à faire mes cartons et à trier les affaires de Bab, mon dieu ce qu'elle avait pu entasser comme choses dans sa vie !

Bref, un matin aux aurores, j'avais été appelée par la direction de l'hôpital pour remplacer, sur le pouce, une collègue qui avait dû quitter prématurément son poste pour soucis personnels. En arrivant sur place, et sachant que Justin terminait sa garde de nuit, je me suis dit que j'allais en profiter pour lui rendre une petite visite dans sa chambre. Quelle ne fut pas ma surprise de le trouver en charmante compagnie, celle de Lucie, une interne de troisième semestre qui aurait pu jouer dans n'importe quel film érotique, avec sa silhouette de bimbo et son air aguicheur ! Pris sur le fait, cet idiot avait bien entendu tenté le coup des excuses minables.

— Cela n'est arrivé qu'une seule fois, je te le jure, je t'aime, elle ne représente rien pour moi, bla bla bla, bla bla bla...

Et tout ceci devant la petite blonde qui ne semblait pas du tout être désolée. Quant à moi, bizarrement, je ne m'effondrai pas. Premièrement, ce n'était pas mon genre et, deuxièmement je ne lui aurais jamais fait cette joie ! Par contre j'avoue avoir pris grand plaisir à lui envoyer un coup de poing en plein dans le nez, digne d'une actrice de films d'action !

Bon, je me cassai une phalange au passage et gardai un strapping pendant quinze jours à cause de ma "petite" perte de self control, mais ça en valait la peine, rien que pour voir

sa belle gueule défigurée pendant une semaine !

Bien entendu, l'histoire fit le tour de l'hôpital et on ne parlait plus que de cela dans les couloirs. Mes collègues baisaient le ton dès qu'elles m'apercevaient, et cela devenait plus qu'agaçant. De plus, je détestais être prise en pitié. J'avais donc pris la décision d'opérer un changement radical dans ma vie. Bab n'étant plus là, rien ne me retenait plus en Louisiane. Certes j'avais quelques amies, mais ces dernières années, j'avais passé tellement de temps auprès de ma grand-mère que mes sorties se limitaient la plupart du temps aux courses et au travail. Autrefois, Bab était infirmière également. Elle s'était toujours dévouée à soigner les autres ; beaucoup l'appelaient "la guérisseuse" dans le quartier, et lui attribuaient même des pouvoirs magiques. La vérité, c'est qu'elle avait le don des rebouteuses de sa génération. Elle savait d'instinct comment remettre les os en place. C'était également une croyante très pratiquante, elle accompagnait donc chacun de ses soins par une petite prière, et je soupçonnais que ce soit cette dernière partie qui fut à l'origine de son surnom de guérisseuse. Malheureusement, cela ne l'avait pas empêchée de tomber dans les bras de la plus perfide des maladies, la démence Alzheimer. Au début, je remarquai juste quelques trous de mémoire, puis elle commença à sortir de la maison pour se perdre et ne plus savoir revenir seule. À la fin, la démence ayant pris le dessus, elle ne parlait plus qu'en polonais, et les rares fois où elle semblait reprendre ses esprits, c'était pour raconter des histoires à dormir debout sur ses soi-disant pouvoirs. Bab s'en était allée dans son lit d'hôpital un matin de printemps, peu avant cette histoire avec Justin. Je me souviens encore de ses derniers mots :

“Kochanie (ma chérie), un jour viendra où tu devras apprendre mon passé pour comprendre ton futur, ne me pleure pas mais célèbre mon retour vers le Seigneur, j’ai été sa plus fervente servante durant toutes ces années et ce sera bientôt à ton tour. N’aie pas peur du changement qui s’opérera en toi, et laisse sortir la chuchoteuse...”

Je fus un peu déçue. Même dans ses derniers instants, la maladie avait gardé le contrôle de ses pensées et je n’avais eu droit qu’à quelques divagations. Néanmoins, elle n’avait pas tort sur une chose : ne pas avoir peur du changement. C’est ce qui décida mon nouveau départ. De plus, Bab étant pleine de ressources et malicieuse comme une fée, j’avais été contactée quelque temps après son décès par le notaire, afin de m’enquérir de son testament.

En entrant dans la salle d’attente de celui-ci, je fus surprise par la décoration baroque de la pièce. Moi qui m’attendais à un style sobre et épuré, je m’étonnai de trouver ici et là des miroirs aux cadres colorés disposés sur une tapisserie pourpre aux impressions tressées. Derrière son bureau, la secrétaire ne dénotait pas. Âgée d’une cinquantaine d’années, elle arborait une chevelure blonde remontée en un énorme chignon sur lequel trônait fièrement une barrette en forme de perroquet aux couleurs flamboyantes. Mme Lincoln, de son petit nom Annie, tapotait de ses grands ongles vernis sur un clavier d’ordinateur qui semblait avoir le même âge qu’elle.

Cette femme me faisait penser à une actrice française, Brigitte Bardot. Adulée pendant ses jeunes années, cette bombe aux allures de pin-up frôlait aujourd’hui les quatre-vingt-quatre ans mais avait su adopter, au fil des années, un style bien à elle qui lui donnait à présent un air complètement décalé.

Lorsque que son téléphone sonna, Mme Lincoln décrocha et utilisa sa plus belle voix pour répondre à son patron. Dès qu'elle eut raccroché, elle regarda dans ma direction en abaissant ses lunettes sur le bout de son nez.

— Maître Taylor vous attend Mademoiselle Garret.

En entrant dans le bureau du notaire, je fus à nouveau frappée par l'apparence de celui-ci. Je ne sais pas comment il recevait ses clients habituellement, mais il avait décidé aujourd'hui de se trimbaler en KILT !

Je ris intérieurement et pensai à Bab. Elle avait toujours aimé les personnalités particulières. J'étais sûre à présent qu'elle l'avait choisi pour cela.

— Mlle Garret, entrez. Je vous présente toutes mes condoléances pour votre grand-mère. C'était une femme remarquable et une guérisseuse hors pair. Elle m'a sauvé la mise de nombreuses fois ; moi qui ne supporte pas l'hôpital, je fus content de la trouver sur ma route il y a des années. Sans elle, je serais déjà sûrement mort à l'heure qu'il est.

— Merci Maître, c'était en effet une personne qui aimait soigner les autres, et je suis sûre qu'elle a été ravie de pouvoir vous aider.

— Asseyez-vous, je vous prie ; je vais à présent vous lire les documents vous correspondant Mademoiselle.

Une fois installé derrière son bureau, le petit bonhomme en kilt commença son oratoire.

— Voici à présent le testament de Mme Wladislawa Kaminska, rédigé avec toutes ses facultés mentales sur attestation d'un médecin et en ma présence.

Cette dernière lègue la totalité de ses biens à son unique petite-fille, Mlle Liliana Garret. Le legs est formé de ce qui suit :

La propriété de Mme Kaminska située à Lakes Charles en Louisiane.

Une voiture modèle Austin mini.

La propriété de Mme Kaminska situé à Auckland en Nouvelle-Zélande.

La somme de 100 000 dollars déposée sur un compte au nom de Liliana Garret.

J'écoutai le testament sans vraiment y accorder d'importance jusqu'à ce que l'écossais parle de Nouvelle Zélande. Je lui demandai de répéter, ce qu'il fit et je n'en crus pas mes oreilles. Cette histoire de maison et de compte épargne était invraisemblable !

Maître Taylor m'informa que ce testament était accompagné d'une lettre de ma grand-mère, à me remettre en mains propres, et que je devrais lire une fois seule. Perturbée par la contenance du testament, j'abrégeai donc mon rendez-vous avec "Highlander" et l'informai que je reviendrais vers lui.

— Je comprends Mlle Garret, sachez que je me tiens à votre disposition lorsque vous serez prête à récupérer tous les documents nécessaires à l'obtention de vos biens.

Je le remerciai et enfouit la lettre de Bab dans mon sac. Une fois dans la voiture, je déchirai l'enveloppe et commençai ma lecture.

25 juin 2015

Ma Lili adorée,

Lorsque tu liras cette lettre, j'aurai déjà rejoint le Seigneur. Ne pleure pas ma perte mais vis avec la certitude que de là où je suis, je continue à veiller sur toi comme je l'ai toujours fait. J'ai passé ma vie entière à guérir les maux par des mots, et tu apprendras bientôt comment le faire à ton tour. Tu es ma des-

cedante et donc mon héritière ; pas seulement de mes biens mais aussi de mes dons. Ce que tu pensais être l'œuvre d'une rebouteuse est en vérité un pouvoir extrêmement puissant que tu devras développer sans jamais en abuser, celui des "Szeptuchy". Tu dois avoir beaucoup de questions et malheureusement je ne suis plus là pour y répondre. Tu trouveras toutes les informations dont tu as besoin auprès de mon amie Bronia Karbowskiak. Ceci étant, tu devras faire un petit voyage jusqu'en Nouvelle-Zélande pour la retrouver. Ne t'inquiète pas pour les modalités, une maison t'attend là-bas et j'ai mis assez d'argent de côté pour que tu puisses subvenir à tes besoins le temps de trouver du travail. J'ai la certitude que tu seras la plus puissante de nous toutes, mais également la plus crainte. Tu devras faire face à de nombreux tourments, bien plus importants que ta rupture avec Justin. Entre nous, je l'ai toujours trouvé fade celui-là !

Voici l'adresse de Bronia :

Mme Bronislawka Karbowskiak

72 Patteson Avenue, Mission bay

Auckland

Nouvelle-Zélande

Promets-moi d'aller la voir, sans quoi tu ne pourras pas exploiter ton don. Il te faudra en connaître les origines, les possibilités mais aussi les limites. Tu trouveras là-bas des alliés là où tu ne les attends pas...

N'aie pas peur de ce que tu y découvriras

Je t'aime. Bab

Je refermai doucement la lettre, la posai dans mon sac, et sortis de la voiture en colère. Lorsque je rentrai dans la salle d'attente, je ne pris pas la peine d'attendre que "BB" décroche

le combiné pour avertir le notaire de ma présence. Je fonçai en direction de son bureau et entrai avec fracas.

— Vous avez quand même du culot d’oser me dire que ma grand-mère avait toutes ses facultés mentales lorsqu’elle a rédigé son testament !

Paniqué, Maître Taylor ; me dit alors :

— Mais Mlle Garret, je ne comprends pas, je vous assure qu’elle n’était pas encore malade lorsqu’elle a écrit son testament, son médecin lui avait d’ailleurs fait un check-up complet afin de valider ces documents. Ce testament est daté du vingt-cinq juin deux mille quinze, et si je ne me trompe pas, la maladie de votre grand-mère n’est apparue qu’en deux mille dix-neuf.

Bon, un point pour lui. Mais franchement qui voudrait croire à une histoire pareille !

Et puis d’abord, peut-être que sa maladie était présente bien avant qu’on ne la découvre.

— Écoutez Maître Taylor, je pense honnêtement que ce testament n’a aucune validité, je ne crois pas qu’il y ait de maison en Nouvelle-Zélande ni de compte épargne bien garni.

— Détrompez-vous mademoiselle, j’ai fait vérifier moi-même l’ensemble des biens ainsi que leurs valeurs et je peux vous affirmer que ce testament est tout à fait légal.

OK l’éco-sais, il voulait la jouer comme ça, il allait vite déchanter lorsqu’il lirait la lettre de Bab parlant de dons et de pouvoirs !

— Et bien Maître Taylor je vous laisse lire ce document et me dire ce que vous en pensez.

Je transmis la lettre à “monsieur kilt” qui, avant de la lire, alla s’asseoir derrière son bureau en acajou, puis remonta ses

lunettes qui étaient jusqu'à présent posées sur son torse et tenues par une fine cordelette en métal. Je le vis inspecter le document, me regarder, baisser de nouveau la tête sur la lettre puis enlever ses lunettes. Je rêvais ou il ne prenait même pas le temps de la lire !

– Mlle Garret, je vous prie de m'excuser mais il va m'être difficile de lire ce papier...

– Et pourquoi donc Mr Taylor ?

– Tout simplement car il apparaît que cette lettre est écrite en polonais, et malheureusement je ne parle pas cette langue.

Cette fois il se fichait de moi, j'allais lui faire manger sa jupette !

– Maître Taylor, si cette lettre était écrite dans une autre langue, je n'aurais pas pu la lire non plus car malgré mes origines, je suis bien incapable d'aligner plus de trois mots en polonais !

Mon interlocuteur s'empourpra et devint aussi rouge que la tapisserie de sa salle d'attente.

– Mlle, je vous assure que je ne comprends pas ce qui est écrit dans cette lettre !

Cette fois, je perdis mon sang-froid, lui arracha la lettre des mains et partis sans dire au revoir, en claquant la porte. Arrivée sur le parking, je m'approchai de la première personne que je vis, une jeune fille de dix-huit ans environ, et lui demanda de lire le texte. Elle prit la lettre dans ses mains, approcha cette dernière de son visage, me regarda et me dit elle aussi qu'elle n'arrivait pas à la décrypter. Stupéfaite, je regagnai ma voiture, m'enfermai à l'intérieur et commençai à hyper ventiler. C'était probablement l'un des premiers symptômes de l'arrivée d'une crise d'angoisse.

“Calme-toi ma grande, il y a sûrement une explication à tout ça”.

Je me rappelai alors les conseils reçus à l'école d'infirmières sur les méthodes de respiration, et voilà qu'une minute plus tard, je soufflais dans un sac en papier kraft qui trainait sur mes sièges arrières. Une fois calmée, je décidai d'appeler mon amie Roselyne.

Nous nous étions rencontrées à l'école d'infirmière il y a dix ans et c'était la personne en qui j'avais le plus confiance. Cette petite blonde aux yeux clairs était pétillante et possédait un esprit aussi vivace que délirant.

— Rosy, c'est moi. Il faut que je te montre quelque chose, je crois que je suis en train de devenir folle ! Tu es chez toi ?

— Tu m'inquiètes ma Lili ; je sors du boulot, on se rejoint à mon appart, et amène-moi une tarte à la praline de chez Donovan pour le dérangement, à tout de suite ma peste !

Je souris. Rosy avait toujours été gourmande, ce qui lui valait d'être bien en chair, mais c'était surtout la plus intelligente de notre promotion et une fêrue de langues étrangères. Elle n'avait que vingt-huit ans mais parlait plus de huit langues, la faute à un quotient intellectuel de cent quarante-quatre selon elle. Je m'arrêtai donc dans sa pâtisserie préférée et repartis avec deux tartes aux pralines.

En arrivant devant son appartement, je trouvai la porte entrouverte. Rosy était souvent tête en l'air et lorsqu'elle plongeait le nez dans ses bouquins, elle oubliait la réalité du monde extérieur.

— Rosy c'est moi !

— Humm, rentre ma peste...

— Il faut que tu arrêtes de laisser ta porte ouverte avec ton sac à main en évidence sur ta commode, n'importe qui pourrait entrer !

– hum, ouais, si tu le dis...

En arrivant dans la salle à manger, je trouvais Roselyne la tête penchée sur un vieux livre. Sa table devait faire le triple de la mienne mais elle était remplie d'ouvrages, empilés les uns sur les autres. Il n'existait plus aucun espace pour poser quoi que ce soit. Certains livres étaient ouverts, d'autres fermés mais on y voyait dépasser des marques pages "façon Rosy" : des stylos, des morceaux de carton, des billets d'entrée au musée, tout était bon à servir pour annoter ses bouquins.

Mon amie leva enfin la tête pour tendre les bras vers le petit carton provenant de la pâtisserie Donovan.

– Un peu de douceur dans ce monde de brutes !

Je me demandai si Rosy allait choisir de faire un peu de place sur la table ou si elle préférerait manger à même le carton. La voyant poser le paquet sur ses genoux, je pensai avoir la réponse à ma question.

– Alors, comme ça on a basculé dans la folie ? Tu sais que la plupart des personnages les plus connus de l'histoire étaient atteints de psychose et qu'en réalité, c'est grâce à cela qu'ils ont réussi certaines prouesses littéraires, astronomiques ou mathématiques ?

– Merci Rose, tu me rassures vraiment, j'adore ton côté cynique.

– Allez trêve de plaisanterie, quel est ton problème ?

– Je reviens de chez le notaire pour le testament de Bab et figure-toi qu'elle m'avait caché certaines choses...

– Bab avait un amant ? Un fils caché ?

Une fortune amassée à force de braquages de banques ?

– Oh mon dieu, il faut que tu arrêtes de lire tous ces romans Rosy, ton imagination me dépasse !

À bien y réfléchir, Roselyne n'avait pas tort sur un point. Comment ma grand-mère avait-elle pu économiser autant d'argent et se payer deux propriétés alors que nous avons passé notre vie à compter chaque pièce ? Je chercherais à éclaircir cela plus tard.

— Non, ma grand-mère m'a laissé une lettre qui contient certaines informations qui pourraient s'avérer vraies selon le notaire, le problème, c'est qu'elle comporte également pas mal d'inepties. Il y a encore plus étrange. Lorsque j'ai demandé au notaire de la lire, il m'a soutenu que cela lui était impossible car elle était écrite en polonais. Je peux t'assurer que je ne sais pas lire la langue natale de ma grand-mère et pourtant je n'ai eu aucune difficulté à comprendre le texte.

Mon amie me regarda soudain l'air intéressé, posa son index sur sa bouche, reposa sa tarte aux pralines en se léchant les doigts puis, après trois secondes de réflexion me dit :

— Fais-moi voir cette lettre.

Je sortis le papier de son enveloppe et le tendis vers Rose, qui me l'arracha presque des mains.

Après avoir passé au moins cinq minutes à la regarder déchiffrer cette lettre, je perdis patience.

— Bon Rosy, tu la comprends cette lettre ou pas ?

— Eh oh ! mollo l'asticot ! Je t'ai déjà dit de travailler sur ta gestion du stress, et si tu veux mon avis, ce n'est pas en prenant des cours de Krav maga que ça t'aide ! Laisse-moi quelques minutes encore, j'analyse la situation.

Rosy, contrairement à moi, était une personne extrêmement minutieuse et patiente. Pour ma part, on me qualifiait plutôt comme une fille volcanique, au caractère bien trempé, ce qui me valait le surnom de peste de la part de mon amie.

Bab disait souvent que je devais apprendre à patienter, à pardonner et à m'assagir pour pouvoir être en paix. La mort de mes parents avait provoqué chez moi une colère que je n'avais jamais pu éteindre malgré tout l'amour et la dévotion de ma grand-mère. Aujourd'hui encore, près de vingt ans après leur accident, j'éprouvais toujours vis-à-vis d'eux un réel sentiment d'injustice.

Rosy me fit sortir de mes pensées en refermant un énorme livre sur la table.

– OK, cette lettre est un peu particulière effectivement car elle est écrite dans un dialecte qui mélange le polonais et le Biélorusse. Je n'ai pas réussi à tout traduire mais j'en comprends l'essentiel. Je ne savais pas que ta grand-mère fumait de l'herbe ! Non je plaisante mais son histoire de pouvoirs c'est flippant quand même. J'aimerais faire un petit test avant toute chose, tu serais capable de relire cette lettre ici devant moi ?

– Bien Sûr Rosy, cela fait dix fois que je fais la même chose depuis que je suis sortie de chez le notaire !

Joignant le geste à la parole, je lus la lettre à Rosy, qui me regardait les yeux ronds.

– D'accord, là tu m'as eue, maintenant on va essayer autre chose. Tu vois ce livre, et celui-là à côté ? Je vais ouvrir une page au hasard et tu vas essayer de lire ce qui est écrit.

Je jetai un œil sur la première page ouverte et m'arrêtai sur un paragraphe parlant de la montée en puissance de la Pologne face aux nouvelles technologies électroniques. Bien qu'ennuyeux à mourir, je terminai le paragraphe à haute voix et passai au deuxième livre. Celui-ci argumentait sur la beauté des paysages de Podlachie, petit État situé entre la Pologne et la Biélorussie. Je terminai le texte sans grande

conviction et je me demandai soudain comment faisait Roselyne pour s'intéresser à ce genre de lecture.

— Je n'en crois pas mes oreilles, c'est absolument impossible !

Mon amie se leva de sa chaise, faisant voltiger les gâteaux au passage. Elle arpentait maintenant son salon de long en large en me regardant avec stupéfaction.

— Lili, tu te rends compte de ce que tu viens de faire ? Tu viens de traduire sans aucune difficulté un texte en polonais et un texte en biélorusse ! Sais-tu que même dans leur pays, les Biélorusses ne parlent pratiquement plus cette langue ! Comment as-tu fait ça ? Tu me fais une farce, avoue !

Les dernières paroles de Rose résonnèrent dans ma tête alors que je cherchais une chaise pour m'y asseoir. Soudain, ma tête se mit à tourner et je m'effondrai sur le gros fauteuil en cuir derrière moi. Mon amie me regarda, l'air soucieuse, en me demandant si tout allait bien.

— Je suis en train de devenir dingue, voilà comment je me sens Rose, je suis complètement perdue et je n'arrive plus à savoir ce que je dois croire.

— Je comprends, c'est vrai que c'est vraiment étrange comme situation mais ne t'inquiète pas je te promets de tout faire pour t'aider à comprendre ce qu'il t'arrive. Tu as pensé à passer une IRM ? Je ne veux pas te faire peur mais il y a eu des études sur certaines pathologies cérébrales qui avaient pour effet secondaire de permettre aux patients de parler une autre langue.

J'étais tellement rassurée, non seulement je devenais folle, mais j'étais sûrement aussi atteinte d'une tumeur qui changeais mon cerveau en traducteur Google ! Rosy décida de prendre la situation en mains et décrocha son téléphone

pour appeler l'hôpital. L'avantage de notre métier, c'était de pouvoir accéder à des rendez-vous rapidement. Lorsqu'elle parla de mon cas au Professeur Chill, le neurologue accepta un entretien dans l'heure qui suivrait mon examen. Quelques heures plus tard, nous étions donc assises dans son bureau, Rosy et moi. Le médecin examina les résultats de l'IRM et me rassura tout de suite sur la situation : il n'y avait rien d'inquiétant sur les images, nous attendions encore les bilans sanguins mais il semblait sûr que mon cerveau était toujours entier. Au moins une bonne nouvelle aujourd'hui ! Restait à savoir d'où venait le problème. Je repensai à la lettre de Bab à propos de mes dons : et si tout n'était pas que fantaisie ? S'il y avait une part de vérité dans son discours ? D'ailleurs en y repensant, un flash me parcourut l'esprit. Je ressortis la lettre et vérifiai la date à laquelle elle avait été écrite : le 25 juin 2015. Je lus de nouveau avec attention les mots de grand-mère et m'arrêtai sur la dernière partie :

“Tu devras faire face à de nombreux tourments, bien plus importants que ta rupture avec Justin. Entre nous, je l'ai toujours trouvé fade, celui-là !”

Bab avait écrit cette lettre en 2015 alors que Justin et moi avions rompu en 2019 ! Simple coïncidence ?

Cela commençait à faire beaucoup de choses inexplicables. Nous remerciâmes le Professeur Chill pour le temps qu'il nous avait accordé et nous rejoignîmes la voiture de Roselyne. Sur le parking, mon amie refusa de me laisser passer la soirée seule dans mon appartement et proposa de commander des pizzas et d'entamer des recherches sur ma situation.

J'acceptai car j'avais besoin d'avoir quelqu'un comme elle pour m'aider à comprendre ce qui m'arrivait. Armées d'une

margarita et d'une hawaïenne, c'est ensemble que nous débutâmes notre enquête. De mon côté, je ne trouvais pas grand-chose. En vérité, je ne savais pas très bien par où commencer. Rosy, elle, avait l'habitude de faire des recherches et pianotait à toute vitesse sur son ordinateur. Après avoir dévoré sa pizza et la moitié de la mienne, mon amie regroupa les différentes informations qu'elle avait pu découvrir et soudain, son visage s'éclaira.

— J'ai trouvé quelque chose d'intéressant ma peste !

— Tu as toute mon attention Rosy, car moi je tourne en rond depuis le début.

— Dans sa lettre, ta grand-mère a parlé de "Szeptuchy". Je me suis intéressée à ce mot car je ne le connaissais pas. Eh bien figure-toi que les Szeptuchy, ou en traduction, "les chuchoteuses", sont des femmes que l'on pourrait définir à la fois comme des guérisseuses ou des sorcières. Elles auraient le pouvoir de guérison par la prière. Et c'est ici que cela devient encore plus intéressant. Ces légendes sont originaires de Podlachie, une région qui se situe entre la Pologne et la Biélorussie, tu piges ?

Rappelle-toi ce que je t'ai dit sur la lettre de ta grand-mère. Elle a utilisé un dialecte mêlant Polonais et Biélorusse ! De plus, selon l'article que j'ai devant moi, leurs croyances, leurs coutumes et leurs pouvoirs sont transmis par les femmes et uniquement à des femmes : c'est un legs de don familial.

Cette découverte me laissa sans voix. Soudain, des souvenirs affluèrent en moi. Une odeur de camphre, le baume qu'utilisait Bab pour manipuler ses patients. Je la revis dans notre maison, accueillant les gens du village pour panser leurs maux. Elle avait fait d'un ancien bureau une petite salle

de soins. À l'entrée de la maison, dans le couloir, se trouvait un petit guéridon et deux chaises en guise de salle d'attente. Sa porte étant toujours fermée lors de ces séances, je n'avais jamais vu comment elle s'y prenait mais il m'est arrivé de coller mon oreille contre la porte et de l'entendre prier à voix basse. Ma grand-mère était une fervente croyante mais elle n'avait jamais privilégié une religion à une autre. Pour elle, les dieux devaient être respectés et priés, quels qu'ils soient. J'avais passé toute mon enfance à écouter et à réciter des prières chaque jour. Bab tenait à ce que j'en ai connaissance et je commençais à comprendre pourquoi. Elle souhaitait me léguer son don... Après cette étrange découverte, je passai quelques jours à essayer d'assembler les pièces du puzzle. Rosy continua ses recherches mais ne trouva rien de plus à propos des chuchoteuses de Podlachie.

À l'hôpital, je croisai plusieurs fois Justin, et à chaque fois il avait voulu entamer la conversation mais à voir mon regard meurtrier, il devait avoir peur de repartir avec le nez fracturé et il n'insista pas longtemps.

Trois semaines s'écoulèrent durant lesquelles j'essayai de ne plus penser à Bab et aux chuchoteuses mais cela m'était malheureusement impossible. Un matin, en me réveillant, je me décidai à faire quelque chose de complètement irrationnel : puisque grand-mère m'avait fait part de ses souhaits à mon égard, j'allais découvrir la Nouvelle-Zélande et rencontrer son amie Bronislawa ! J'appelai donc le directeur du centre hospitalier pour demander un entretien, durant lequel je lui expliquai ma volonté de prendre un nouveau départ. Ayant eu vent des événements avec Justin, il n'insista pas et proposa même d'écrire une lettre de recommandation à l'at-

tention de mon futur employeur. À l'issue du rendez-vous, je réservai mon billet d'avion ainsi qu'une chambre d'hôtel pour les premières nuits. Après avoir fait le tour des offres d'emplois proposées sur place, je décidai de postuler à l'hôpital d'Auckland pour un poste d'infirmière en chef aux urgences. Avec mon expérience et les recommandations de mes supérieurs, je décrochai cet emploi en une semaine. Je partis quinze jours plus tard rejoindre l'île du nord pour commencer une nouvelle vie...